

Mortelle banquise

Dorra Riviera

Mortelle banquise

LES ÉDITIONS DU NET
126, rue du Landy 93400 St Ouen

© Les Éditions du Net, 2023
ISBN : 978-2-312-13616-5

Chapitre 1

28 AVRIL 2016

Un problème sans solution est un problème mal posé.

Alfred Einstein

À peine arrivé chez Lou, le commandant Aghilas Fauré jeta un coup d'œil inquiet sur le séjour. Des disques compacts traînaient un peu partout. Des magazines étaient éparpillés sur la table basse. La télévision plasma allumée sur une chaîne d'information continue créait un bruit de fond désagréable. Le désordre était un signe qui témoignait l'état de détresse dans lequel sa maîtresse se trouvait.

– Alors, il y a du nouveau ? demanda-t-elle.

Cette question, elle l'avait déjà posée dix fois à son amant depuis qu'il avait repris l'enquête sur la disparition de sa cousine. À chaque fois, il répétait la même phrase : c'était trop tôt pour répondre.

Il avait fait des pieds et des mains pour qu'on le charge de l'enquête. En visitant l'appartement du couple disparu, il avait flairé un truc bizarre. Il s'était aussitôt saisi de l'enquête, très certainement pour aider Lou, même s'il ne voulait pas se l'avouer.

La disparition de Enric et de Marie l'avait affecté. Après tout, il avait assisté à leur mariage avec Lou et les avait trouvés charmants. Il se souvient très bien de la joie qui illuminait leur visage à la sortie de l'église et pendant la traversée à pied dans le village pour parvenir à leur résidence normande où avait lieu la réception. Jamais il n'avait vu Marie aussi belle et apaisée. Il était des unions qui ne soulevaient aucune réserve. Celle de Marie et de Enric en faisait partie.

Cette fois encore, Aghilas ne répondit pas et se servit un « Moulin dans la vallée ». Tout en savourant son whisky, il observait Lou qui terminait la bouteille en la vidant dans son verre. Elle se noyait dans son vice. Jamais il ne l'avait sentie aussi vulnérable. Quand sa cousine avait disparu, elle s'était effondrée. La première larme qu'il lui avait vu verser l'avait ému. En la voyant ainsi, il s'était dit qu'elle devait, finalement, être capable d'aimer une autre personne qu'elle-même.

– Tu dois au moins savoir quelque chose, insista-t-elle.

Il la vit recoiffer sa chevelure rousse flamboyant d'un geste maladroit et sentit qu'elle devait être consciente que son maquillage ne suffisait pas à masquer ses cernes. L'éclat de ses beaux yeux verts, d'habitude si vif, était terne. Cela ne paraissait pas la troubler d'exposer ses fêlures au grand jour. Aghilas comprit qu'à cet instant, il n'était pas prioritaire.

– On a appris deux, trois petites choses, dit-il d'un ton détaché. Il ne voulait pas lui donner de faux espoirs.

Il voyait les sourcils de Lou se froncer à une allure cadencée, indépendamment de sa volonté.

– Ils ont cherché à se connecter sur leurs réseaux. Rien de plus. – Ah ! Alors ils sont vivants ! Il fallait le dire !

Il entendit Lou se laisser tomber sur le canapé, les jambes coupées par le soulagement. Elle devait les avoir imaginés enlevés, torturés, morts. Cela ne leur ressemblait pas de disparaître sans rien dire, sans avertir personne. Leur connexion sur leur ordinateur n'impliquait pas pour autant qu'ils n'étaient pas en danger. Marie avait laissé sa mère sans nouvelles pendant une semaine, dérogeant à une tradition filiale hebdomadaire.

– On connaît leurs derniers déplacements ?

– Oui, oui.

Cette fois, Aghilas vit Lou s'arrêter, le verre à mi-chemin de ses lèvres. Oui. Non. Elle ne devait pas comprendre pourquoi il ne

disait rien alors qu'il s'agissait de sa cousine. Il eut pitié de Lou et consentit à ne pas respecter le secret de l'instruction.

– On a suivi les connexions de leur téléphone portable. Les factures montrent qu'ils ont appelé le cabinet du professeur Kramer la veille de leur disparition. La secrétaire l'a confirmé. Ils voulaient juste prendre rendez-vous avec lui. Elle prétend ne rien savoir, mais je pense qu'elle ne dit pas tout.

En entendant le nom du praticien, Aghilas comprit que l'instinct de Lou qui était journaliste se réveillait. Ses sourcils s'agitèrent de nouveau. Aghilas ébaucha un petit sourire. Il se moquait souvent de ce tic qu'elle était incapable de contrôler. Il savait qu'elle le détestait quand il prenait cet air goguenard. Un air qui disait bien qu'elle ne l'avait pas ferré. Aghilas était bien le seul homme qui lui résistait.

– Kramer ? marmonna-t-elle, mais c'est le médecin mondialement connu pour ses prises de position favorables aux produits phytosanitaires et qui s'est fait renverser dans des conditions encore mystérieuses !

Le policier vit ses mains s'affronter du bout des doigts. Y aurait-il un lien entre la mort de Kramer et la disparition de sa cousine ? À cette minute, Aghilas comprit que sa crainte montait au niveau sept sur dix à l'échelle de ses émotions. Il savait bien que Lou ne pourrait vivre sans Marie, sans son sourire, ses fragilités, sa fidélité. Toutes deux filles uniques, elles avaient été élevées comme des sœurs jumelles. Marie était la seule personne à qui Lou se confiait. Marie s'était aussi réfugiée dans les bras protecteurs de sa cousine aux pires heures de sa vie. Des secrets les avaient soudées à vie.

Sa perte la détruirait.

Aghilas observait Lou. Cette femme au caractère décidé, au regard volontaire... Voilà qu'elle se révélait être une personne plus vulnérable qu'il ne l'imaginait.

Insidieusement, le venin de l'attachement commençait à circuler dans ses veines. Serait-il parvenu au terme de son deuil ? Sa femme tant aimée l'avait quitté il y avait de cela cinq ans à la suite

d'une maladie incurable, et sa perte l'avait laissé fou de chagrin. Il s'était juré qu'aucune autre femme ne prendrait sa place. Il n'en était pas moins un homme et n'avait pas opté pour une vie monacale. Pour éviter tout ancrage sentimental, il cumulait les maîtresses même si Lou avait le statut de favorite.

Il soupira et se décida à livrer le reste des informations dont il disposait.

– Sinon, on a retrouvé les empreintes digitales d'un inconnu chez Marie au niveau de la colonne d'évacuation d'eau, mais aussi dans tout le reste de l'appartement.

Aghilas vit Lou froncer les sourcils.

– Je sais seulement que la copropriété vient de faire des travaux sur les colonnes en plomb pour les remplacer par des colonnes en cuivre. Je me souviens que Marie était très contrariée à l'idée de rester plusieurs jours sans eau chez elle. Peut-être que l'ouvrier a profité de leur absence pour visiter l'appartement.

– C'est intéressant, ce que tu dis là ! On va confronter les empreintes à celles du plombier.

C'était très bien, mais Aghilas comprit que Lou voulait à tout prix trouver d'autres pistes. Elle devait avoir le sentiment que chaque minute comptait.

– Et leur carte vitale ? On ne pourrait pas chercher du côté de leurs consultations médicales ?

– On pourrait... Ta cousine allait beaucoup chez le médecin ? Elle était malade ?

– Non mais tu viens de me dire qu'elle a appelé le docteur Kramer.

– Tu as raison mais cela relève plutôt des attributions de la police.

– Alors je vais interroger la secrétaire de Kramer. Il était mondialement reconnu. Il mérite bien un article sur lui en sa mémoire.

Aghilas fit le constat rassurant que, même dans la tourmente, Lou ne se laissait pas abattre.

Chapitre 2

15 JUILLET 2015

Le temps et la glace sont maîtres.

Proverbe Inuit

Cela faisait un mois qu'ils s'étaient dit oui ! Enric et Marie Herel préparaient enfin leurs bagages pour le pays des Inuits.

Un énorme sac de voyages dans lequel ils avaient empilé leurs vêtements à la sauvette trônait sur le sol dans leur chambre en désordre. Moufles, bottes fourrées, sous-vêtements chauds, polaires, duvets grands froids, rien ne manquait. Marie s'agitait comme une de ces poussières qui traversent les rais de lumière et ne pouvait rester en place. Enric tentait de garder son calme devant les sauts de puce de son épouse. Plus méthodique, il consultait une liste qu'il avait rédigée la veille pour s'assurer de ne rien oublier. Il fit un peu la moue quand Marie s'exclama.

– On a failli partir sans nos chapkas !

Elles n'étaient pas sur la liste de Enric. Marie alla droit au placard où elle pensait les avoir rangées.

Rien. Pas un poil de chapka en vue. Elle lança un regard suspicieux à Enric en remarquant son petit sourire gêné et reprit sa recherche, agacée. Ce n'est qu'au fin fond de l'étagère du haut, celle qu'elle ne pouvait atteindre qu'en montant sur une chaise, qu'elle trouva enfin les deux bonnets de fourrure.

Elle tendit la sienne avec autorité. Elle rit de bon cœur en remarquant sa drôle de tête. Elle comprit qu'il se serait bien passé de cet accessoire.

– Tiens, on va se prendre en selfie dans cet accoutrement. Tu vas voir, on va faire un tabac sur Facebook et WhatsApp, ajouta Marie.

L'enthousiasme de la jeune femme était contagieux. Enric enfonça la toque sur sa tête et fit la pose en grimaçant. Quitte à être ridicule... Marie prit ombrage de ses moqueries quand il la vit adopter les postures pour être à son avantage. Ils postèrent les selfies en les légendant : *Voyageurs de l'extrême avant leur lune de miel*. Le chauffeur de taxi qui devait les emmener à l'aéroport Charles de Gaulle les rappela à l'ordre à l'aide d'un SMS.

Ils fermèrent en toute hâte leur bagage. Leur toque toujours ancrée sur le crâne, ils se regardèrent une dernière fois dans un miroir et rirent de l'image que la glace leur renvoyait. Ils jetèrent un regard résigné sur leur capharnaüm. La tâche de le ranger était au-dessus de leurs forces. Les livres étaient disposés de guingois sur les étagères, des revues écornées traînaient sur le bureau, un jeté de lit mi-teux qui datait de leur voyage en Indonésie recouvrait leur clic-clac. Les disques vinyles de Enric étaient dispersés sur le sol autour d'un vieux gramophone. Des souvenirs emmagasinés de tous leurs périples envahissaient la pièce dont leur collection de sable des régions du monde qu'ils avaient parcourues.

Dans l'avion, ils se plongèrent dans leurs guides touristiques pour passer le temps.

Découvrir les fjords de l'Arctique, c'est plonger dans un monde où l'eau s'insinue de toute part et où la terre doit se faire belle pour garder droit d'asile. Durant votre périple, nous vous proposons de partir pour un voyage unique, entre canyons sinueux et cascades limpides, à la découverte de paysages hors du commun. Ne manquez pas d'approcher les « Géants de glace » et de découvrir le monde polaire dans toute sa diversité.

Ils atterrirent à l'aéroport de Nuuk dans la soirée. À peine les valises posées dans leur chambre au décor standard – un lit double

de grande taille recouvert d'un couvre-lit surmonté d'une tête de lit en faux bois et d'une sérigraphie de masse accrochée au mur –, Enric s'approcha de Marie et se mit à la caresser avec passion à travers ses épaisseurs de vêtements. Il ne pensait qu'à ce moment depuis la sortie de l'avion. Renouveler l'exploit de leur nuit de noces. Marie se dévêtit en prévision d'une nuit agitée. Le couple se réveilla au petit matin, épuisé.

Le lendemain, ils firent la connaissance de leur chef de traîneau qui les attendait devant l'hôtel. L'homme n'était pas un Inuit, contrairement à la majorité des mushers. Il avait la physionomie d'un homme d'Europe du Nord, grand, blond, les yeux clairs. Il parlait un anglais approximatif. Un regard las et coléreux enlaidissait son visage. Il les emmena dans son local où l'attelage, composé de neuf chiens, les attendait. L'homme leur montra du doigt des motoneiges. Enric et Marie émirent de concert un signe négatif de la tête. Ils voulaient prendre leur temps, profiter du silence, du vent qui soufflerait dans leurs oreilles, des giclées de glace qui leur sauteraient sur la peau. Pour les convaincre, le musher imita le bruit de moteurs, les courses folles sur la banquise, les dérapages contrôlés. Enric et Marie s'obstinèrent. Le musher cracha son mépris, enfourna le bagage à l'arrière de l'attelage et emmena Enric et Marie vers la banquise en maugréant. La banquise... Ils avaient imaginé une contrée sauvage et vierge. Une mer de glace mouvante, des cristaux qui scintillaient au soleil à l'éclat aveuglant. Des aurores boréales. Ils étaient installés à l'arrière de l'attelage depuis quarante-huit heures et se laissaient bercer par le rythme de la course des chiens de traîneau conduit par le musher. Tout était plus magique que dans leurs rêves. Le glissement furtif du traîneau sur la neige, un soleil au zénith, le bruit feutré de l'attelage sur le sol gelé. Le froid saisissait leur visage, seule partie de leur corps exposée à la fureur des éléments. Le vent soufflait dans leurs oreilles. Grisant. Ce jour-là, au loin, ils aperçurent un phoque qui se prélassait sur une plaque de glace. Une sensation de plénitude les envahit. Engourdis par le froid, les sourcils raidis par le givre, ils se sentirent en harmonie avec le paysage qui leur devenait peu à peu familier. De cette contrée inhospitalière, ils se faisaient une alliée,

une complice de leur symbiose. Le silence les unissait davantage que ne l'aurait fait un anneau échangé dans un lieu symbolique où l'on s'engageait souvent par convenance. Un et un ne faisaient plus qu'un. C'était la singularité de leur arithmétique. La nuit commença à tomber. Soudain comme par magie, un déluge de nuées colorées lézarda le ciel. Une immense traînée verte jaillit. Marie sentit son rythme cardiaque s'accélérer. Ils se tournèrent l'un vers l'autre et échangèrent un regard complice. La beauté de l'Arctique n'était pas seulement un mythe ! Ils revinrent à la réalité en étant projetés vers l'avant par l'arrêt brutal de l'attelage. Le guide avait décidé d'installer le campement pour la nuit aux alentours d'une ville Inuit, Ilulissat, située à proximité de Ice Fjord, LE fjord glacé couvert d'icebergs à admirer avant que la fonte des pôles ne le fasse disparaître à jamais. Au loin, ils aperçurent les lumières diffuses provenant des baraques en bois qui se reflétaient sur une mer d'huile. Le musher monta la tente en peau de caribou et alluma un feu pour faire cuire leur dîner. Enric et Marie s'étonnèrent.

– Comment cela ? On ne dort pas dans le village ?

Le musher leur montra l'attelage en haussant les épaules.

– Les chiens doivent être interdits, dit Marie.

– De vieux guides avaient pourtant signalé qu'il y avait autant de chiens que d'autochtones dans la ville de Ilulissat. Même qu'on pouvait être hébergés chez l'habitant, marmonna Enric.

– On peut aller la visiter, tout de même ? insista Enric.

Ils sentirent une sourde frustration les envahir. Ils n'étaient pas venus juste pour une balade en traîneau sur la banquise, ils souhaitaient voir aussi les coutumes de ce peuple.

– No possible, dit leur guide dans un anglais approximatif. Strangers forbidden !

– Why ?

Excédé d'avoir parcouru tant de kilomètres et de passer à côté d'une civilisation atypique, Enric se faisait plus agressif. Il enrageait de constater l'indifférence du musher face à son agacement de

l'entendre simuler une incompréhension de langage. Il le vit s'affairer autour du bivouac et pratiquer un trou à l'aide d'un marteau dans la couche de glace pour pêcher le dîner.

Ce soir, Marie mangerait du poisson de l'Arctique.

Comme la vieille.

Comme le lendemain.

À chaque voyage, elle s'alimentait toujours comme la population locale. Enric était plus prudent.

– Tu ne veux vraiment pas goûter aux poissons de la Baie de Disko ?

– Non !

Enric était obstiné. Il ne mangerait pas de poisson. Il tenta de se justifier :

– J'ai lu que la pêche et la chasse étaient interdites pour des raisons politiques et économiques. On ne peut pas dire qu'ils respectent cette interdiction dans cette zone d'après tout ce que j'ai pu lire. Et s'il y avait une autre raison à ces règlements ?

– Ces règlements sont absurdes ! Et puis, je ne pense pas qu'on va nous verbaliser pour avoir goûté aux poissons de la Baie de Disko.

– C'est louche, c'est tout. Pourquoi empêcher des Inuits de vivre selon leurs traditions ? Non, je pense qu'il doit bien y avoir une autre raison.

– Bien sûr que oui ! Les fondre dans le modèle occidental.

– N'importe quoi !

Le dîner débuta sous tension. Enric se contenta de bœuf boucané et enrageait de voir Marie exagérer le plaisir de déguster son repas.

– Tu as tort, tu sais. C'est tout simplement délicieux.

Enric était envahi d'idées révolutionnaires. D'abord Ilulissat interdit aux étrangers, Marie et son poisson, le musher hypocrite. Une envie de tout démolir, la tente, le bivouac, traversa son esprit. Il prit la sage résolution d'aller se coucher avant de faire un malheur. Marie, ingénue, le suivit.